

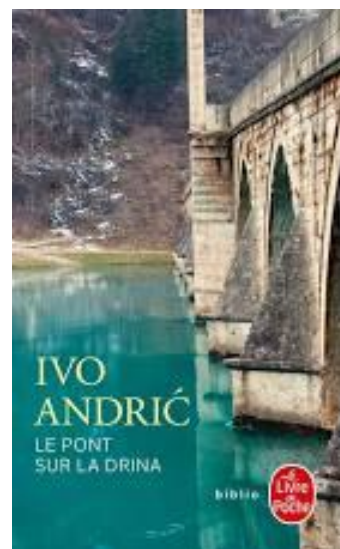
Une semaine, un livre

N°346, 23 février 2020

Le Pont sur la Drina

Ivo Andrić

Traduit du serbo-croate par Pascale Delpech
1945, Belfond 1994, Le Livre de Poche 2018
370 pages



Vers la moitié du XVI^e siècle, le grand Vizir Sokollu Mehmet Pacha imagine de construire un pont à Višegrad pour enjamber la tumultueuse Drina et pour relier ainsi la Bosnie-Herzégovine et la Serbie à l'Est, vers l'Empire ottoman. Ce pont sera le témoin des changements historiques qui secouèrent cette région jusqu'au XX^e siècle.

I. Andrić propose une fresque historique à partir de ce point névralgique ballotté entre les conquérants venus d'Asie mineure, puis plus tard de l'Ouest avec l'élargissement de l'Empire austro-hongrois. Il trace ainsi quatre siècles de l'histoire de cette région à travers ceux et celles qui l'habitent. Tantôt dominés par les musulmans de l'Est tantôt par les chrétiens de l'Ouest, les habitants de cette petite ville, eux-mêmes, orthodoxes, juifs ou musulmans vivant en bonne coexistence, regardent les errements de l'histoire, et souvent en souffrent, essayant tant bien que mal de vivre simplement sans se soucier de ce qui se passe et de ceux qui passent inlassablement sur le pont. Dans *Le Pont sur la Drina*, I. Andrić s'intéresse surtout à toutes ces petites gens, marchands, artisans, paysans, jeunes et vieux, avec autant de portraits précis et chaleureux. Il théâtralise l'histoire en faisant de la *kapia*, espace d'apparat qui forme une petite place au milieu du pont, là où l'on vient discuter les soirs d'été, là où ont lieu les crimes, les exécutions, comme celui des rencontres amoureuses ou des réunions des conspirateurs ou des résistants, la scène centrale du roman, scène où tout se noue et se dénoue au fil des années.

I. Andrić possède un style très classique. De longues descriptions ouvrent les chapitres, les personnages sont détaillés, les scènes précises. Les presque 400 pages de l'édition du Livre de Poche sont écrites en caractères très petits et il s'agit plutôt d'un gros pavé de 800 pages que l'on traverse avec beaucoup d'intérêt et d'admiration mais aussi avec peine parfois devant une telle densité littéraire.

.....

Éléments biographiques :

Ivo Andrić est né en 1892 en Bosnie-Herzégovine, alors administrée par l'Autriche-Hongrie et mort à Belgrade en 1975. Né dans une famille croate, il prendra la nationalité serbe après la Seconde Guerre mondiale. Après une enfance à Višegrad (dont le pont sur la Drina est célèbre), il fait des études à Sarajevo, à Zagreb et à Vienne en philosophie, en histoire et en littérature. Il écrit de la poésie et fait une carrière de diplomate dans plusieurs capitales européennes, y compris à Berlin entre 1939 et 1941. Réfugié, il écrit pendant la guerre et se consacre à la littérature à partir de 1945. Il obtient le prix Nobel de littérature en 1961. Il est l'écrivain le plus connu de la littérature serbo-croate. Il a publié 27 livres dont 17 sont traduits en français.



Une semaine, un livre

Extraits :

C'est ainsi que le pont avec sa kapia vit le jour, et que la ville s'épanouit autour de lui. Par la suite, pendant plus de trois siècles, le rôle qu'il joua dans l'évolution de la ville et l'importance qu'il eut pour la population demeurèrent tels que nous venons de les décrire brièvement. Il semblait qu'il trouvât son sens et sa vertu dans sa permanence. Sa silhouette claire, intégrée à la ville, ne changeait pas plus que le profil des montagnes environnantes sur le ciel. Les lunaisons se succédaient, les générations disparaissaient rapidement, mais lui demeurait immuable, comme l'eau qui coulait sous ces arches. Il vieillissait, naturellement, lui aussi, mais selon une échelle de temps bien supérieure non seulement à la durée d'une vie humaine, mais aussi à toute une suite de générations, tellement grande que ce vieillissement était imperceptible à l'œil. Sa vie, bien qu'elle ne fût pas infinie, paraissait éternelle, car nul n'entrevoyait sa fin.

.....

Dès la première année de l'occupation, lorsque les autorités avaient commencé à procéder à la numérotation des maisons et au recensement de la population, cela avait éveillé chez les musulmans la méfiance et suscité des craintes indéfinies mais profondes.

Comme toujours en de telles circonstances, les musulmans les plus respectés et les plus lettrés de la ville s'étaient réunis discrètement pour se consulter sur le sens de ces mesures et convenir de l'attitude à adopter.

Un jour de mai ces « premiers personnages » de la ville s'étaient retrouvés sur la kapia, comme par le fait du hasard, ils avaient occupé toutes les places sur le sofâ. Tout en buvant tranquillement et en regardant droit devant eux, ils avaient discuté presque en chuchotant des nouvelles mesures suspectes prises par les autorités. Ils en étaient tous mécontents. Ces mesures étaient par leur nature contraires à leurs conceptions et à leurs habitudes, car chacun d'eux ressentait comme une humiliation superflue et incompréhensible cette immixtion des autorités dans leurs affaires personnelles et leur vie familiale. Mais aucun d'eux ne savait trouver un sens véritable à ce recensement, ni dire de quelle façon il convenait de s'y opposer.

.....

Ce n'était ni des lamentations bruyantes ni des geignements, comme chez les femmes et les êtres faibles, mais des soupirs étouffés et profonds qui se perdaient en même temps que la fumée des cigarettes, à travers les moustaches épaisses, dans l'air d'été. Beaucoup de ces vieillards avaient dépassé soixante-dix ans. Dans leur enfance, la souveraineté turque s'étendait de la Lika et du Kordun jusqu'à Stamboul, et de Stamboul jusqu'aux frontières désertiques et imprécises de la lointaine et infranchissable Arabie. (Et « la souveraineté turque », c'était la grande communauté, indivisible et indestructible, unie dans la foi de Mahomet, toute cette partie de la planète « où le muezzin appelle à la prière ».) Ils s'en souvenaient bien, mais ils se souvenaient aussi que, par la suite, au cours de leur vie, la souveraineté turque s'était repliée de Serbie en Bosnie, puis de Bosnie au Sandžak. Et maintenant, voilà que, sous leurs yeux, cette souveraineté, tel un fantastique reflux de la mer, avait soudain décré et s'était retirée à perte de vue, les laissant là, telle une végétation aquatique sur la terre ferme, trompés et menacés, abandonnés à eux-mêmes et à leur sort funeste.